

*La Nuit atlantique* d'Anne-Marie Garat, Actes Sud, 2020.  
Article Revue *Europe*, 2021  
Pascal Dethurens

C'est l'histoire d'un sabot d'enfant perdu, d'une maison à débarrasser, d'une école désaffectée, d'une côte arasée, de cheveux coupés, d'une femme orpheline, d'un homme divorcé, d'une institutrice décédée, d'une origine effacée. Anne-Marie Garat signe, avec son dernier roman, le récit d'un monde qui est parti à la dérive, qui s'est désagrégé, perdu dans le lointain si ce n'est dans l'oubli. C'est comme s'il avait fallu que tout soit sur le chemin de la disparition pour que l'écriture se mette en mouvement, comme si, pour que le roman advienne, avait dû se faire d'abord l'expérience de la dépossession. Autant l'affirmer d'emblée : c'est un chef-d'œuvre que l'on tient là.

D'Anne-Marie Garat, on connaissait la passion pour la fresque historique (*Dans la main du diable*, 2006, *L'Enfant des ténèbres*, 2008, *Pense à demain*, 2010), on savait aussi la fascination pour la photographie (*Photos de famille*, 2011). On découvre ici, parce qu'elle au sommet de son art, une manière de conduire la narration qui emprunte à l'une et à l'autre et qui donne, en ces temps somnolents de standardisation, un coup de fouet comme nul autre au genre du roman.

Roman du hasard d'abord, du hasard savamment orchestré. C'est par hasard que la narratrice, Hélène, rencontre Joe, un photographe nippon-canadien, venu sans se gêner occuper la maison qu'elle possède sur une plage atlantique ; par hasard ensuite que débarque Bambi, sa filleule, une étudiante en rupture avec le monde ; par hasard encore qu'elle croise Léonard, un vieil original explorateur des côtes qui s'effondrent, et plus tard son fils Tomaso, un séduisant quinquagénaire dont elle tombera amoureuse. Le hasard, celui des rencontres autant que celui des directions prises par le récit qui les suit, régit de part en part la logique de la fiction : on peut préférer à tout l'art avec lequel Anne-Marie Garat égare son lecteur, joue de ses attentes, lui ménage des surprises, le désoriente toujours, mais l'égare pour mieux le ravir et lui permettre de se retrouver.

Roman de l'effacement aussi, de l'inexorable disparition des traces. A peine une silhouette apparaît-elle, celle de la mère d'Hélène, celle de Laura la double de la narratrice, celle de la fillette engloutie par l'océan, qu'elle est emportée au loin, aspirée dans le flot du temps. Ses cheveux coupés, Hélène se retrouve d'un coup avec le visage de sa mère, qui l'a abandonnée enfant et dont l'image ne cesse de la poursuivre, jusqu'à ce qu'elle devienne mère à son tour. L'un après l'autre, les surgissements du passé sont à l'image des mouvements de cet Atlantique démonté qui forment le grondement de fond du roman. Le « déchaînement de l'océan » (p. 123), ce « tintamarre océanique » (p. 136) qui fait entendre un « brame dément de RAWHamm et OUAhwamOUhoum » (pp. 24-25) peut bien prendre l'apparence d'un « colosse infernal acharné à engloutir le monde » (p. 181), il traduit surtout ce qu'Anne-Marie Garat appelle, très freudiennement, le « sentiment océanique », cette « sidérante dissolution dans le grand tout panique du monde » (p. 245) et qui est l'autre nom de la psyché humaine.

Roman de la mémoire encore, de la recherche de ce qui est enfoui et qui ne verra plus le jour. C'est là, pour l'écrivain, s'inscrire dans la plus haute lignée

romanesque qui soit, et la plus exigeante aussi. On ne sonde pas les souterrains du temps et de la vie sans risquer de s'y perdre et il faut toute la magie de son écriture pour descendre au fond de l'oubli et en réchapper à la fin. « On ne sait plus ce qui a ou non véritablement existé, où sont les restes fantômes, les fossiles ou les vestiges », observe Flint, le vieux géologue le long de la côte rongée par les marées. On ne sait plus non plus, d'un mystérieux sabot d'enfant, d'une énigmatique petite noyée, d'une enfance à demi cachée, du temps donc, ce qui a dépéri et ce qui survit. Tout ce que l'on sait, et c'est bouleversant d'humanité, dans l'oubli de toutes choses, c'est l'importance de « la mémoire due à ceux que nous avons aimés » (p. 62).

Roman du retour également, du retour parfois impossible que l'on fait sur des lieux familiers qui ont été quittés, sur des personnes que l'on a perdues de vue, sur des photos anciennes qui franchissent les époques, en un mot sur les sédiments des existences humaines. La narratrice retourne à sa maison du bord de l'océan, elle se penche sur des archives de la guerre d'Espagne, Joe cherche à prendre des photos du mur de l'Atlantique, Tomaso se retourne dans l'enfer du raz-de-marée pour en faire ressortir Hélène qu'il aime. L'une des scènes finales du roman, celle de la visite de l'école abandonnée, est un coup de maître du récit, un coup de sonde dans les sous-sols de nos frayeurs. Anne-Marie Garat manie comme personne l'écriture de l'effacement, celle du « sentiment tragique de la perte », ainsi que le dit le roman, mais aussi celle des retrouvailles avec soi et avec les autres sur quoi le récit s'achève.

Roman de l'espoir, peut-être plus encore. Alors que la fureur de l'océan menace de détruire la côte et l'héroïne, cet Atlantique déchaîné pareil à la tempête de l'*Enéide* (et qui permet, comme chez Virgile, au couple amoureux de se former), le monde lui aussi est le jouet du bruit et de la fureur. Le monde ? Il faut voir avec quelle lucidité Anne-Marie Garat sait en parler. En une phrase tout est dit : « L'usine Ford est mal barrée, davantage encore de chômage ». Et puis, triste XXI<sup>e</sup> siècle dont la romancière ne cesse de dénoncer les dérives, et puis « Trump a été élu président, celui de Russie rempile, celui du Brésil ouvre la chasse aux Amérindiens et aux homosexuels, le joufflu Coréen du Nord est aussi gentil garçon que son collègue syrien, la bête immonde se réveille en Europe, un *boys band* d'ogres et de nabots s'amuse aux manettes de la PlayStation mondiale » (pp. 306-307). Mais Hélène est une rescapée, sa maison aussi : le présent est toujours peuplé de survivants. Et il y a tout le paysage de l'avenir devant lui, le jour magnifique sur quoi le roman se clôt avec une *happy end* qui rend justice, contre toutes les tempêtes, aux possibilités d'un futur habitable.

Roman de l'amour du roman, en définitive. Tous les lecteurs d'Anne-Marie Garat savent son maniement unique de la langue, cette manière inimitable de passer de l'archaïque au style sms, de virevolter de l'angoisse au truculent. Avec *La Nuit atlantique* un pas de plus est franchi : cette nuit océanique où sont brassés les souvenirs, les images et les rêves est une houle de langage, un ressac de phrases aussi puissantes qu'une marée d'équinoxe ou qu'une crue centennale. Depuis quand n'avait-on lu une prose aussi forte et aussi déliée ? Seul le « bercement de la langue », à en croire Hélène la narratrice, a le pouvoir de « métamorphoser le récit de nos existences » (p. 55). La langue de ce roman, foisonnante, tournoyante, construit et déconstruit en même temps les destinées romanesques, parce que l'enjeu de ce récit de métamorphose est de découvrir

comment faire pour devenir soi et, tout compte fait, comment faire pour s'accepter enfin.

Seul un appareil photo, l'objet fétiche d'Anne-Marie Garat, saurait-il capter la vérité de l'instant, la vérité de l'Histoire ? On ne compte plus le nombre de photographes dans son œuvre. D'autres grands romanciers d'aujourd'hui ont placé la photo au point de départ de la fiction, G.W. Sebald, Antonio Tabucchi, Cees Nooteboom, A. Munoz Molina, Jonathan Coe, A. Lobo Antunes. Le monde de la fiction n'est pas fait pour aboutir à des images, pourtant, nous dit *La Nuit atlantique*, il est fait pour nous enseigner que tout est fiction. « Il y a toujours une vérité aux histoires » (p. 237), affirme Hélène avec raison. Tel est même « le sérieux motif que nous avons d'inventer notre vie » (p. 57). Il faut savoir gré à Anne-Marie Garat de nous réinitier aux sortilèges de la fiction.